

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il y a eu, paraît-il, quelque émotion dans le monde féminin à la vue des toilettes de la dernière pièce du Gymnase : *la Veuve*. Ce sont de vrais fourreaux de parapluie, sans relevés ni poulfs ; une platitude complète, en un mot. Et comme, d'autre part, la capote — mon Dieu, oui ! la classique capote de soldat — semble devoir réussir dans l'ordinaire de la vie féminine, ce n'est pas sans une certaine anxiété, tout à fait légitime selon nous, qu'on envisage les nouvelles dispositions de la mode.

La taille s'allonge de plus en plus, les corsages sont ornés de plastrons brodés ou perlés ; enfin, les basques descendent très bas sur la jupe. Celle-ci est traversée par des écharpes, souvent en ruban, qui viennent se nouer derrière, près du pli à la Bulgare. Ce dernier prend toutes sortes d'aspects ; on le conserve, mais en le modifiant. Les uns, unis, sont boutonnés du haut en bas ; d'autres sont coulissés ; enfin, on en voit qui sont ornés de nœuds de ruban, de coquilles de dentelles, etc.

La mode actuelle se préoccupe bien plus de la ligne que des garnitures ; on en profite pour revenir aux riches étoffes, une partie de la toilette étant unie. Superbes lampas, magnifiques brochés, brocart, velours-pékin, matelassés, damas Renaissance, voilà le programme ! Les perlures durent toujours, c'est une maladie invétérée ; donc on porte encore les cuirasses et tabliers perlés comme toilette de jour ou de théâtre. Avec cela, on comprend que la ligne souveraine absolue ne perd aucun de ses droits.

Voici deux jolies toilettes dans le goût du jour :

Première toilette. — Jupe à traîne, en faille gris perle ; par derrière, le quadruple pli Bulgare, boutonné dans toute sa longueur ; dans le bas devant, un large plissé surmonté par un plissé en faille couleur brique ; au-dessus de celui-ci, et le voilant un peu, un large coulissé à deux têtes. Tablier garni de plissés « *coup de vent* ». Corsage à longues basques entourées de plissés ; à la

place du col traditionnel, un tour de cou en plissé avec un double nœud de ruban gris et brique ; rubans semblables au bas de la manche.

Seconde toilette. — Jupon en matelassé, et quadruple pli Bulgare en velours noir à longue traîne. Corsage en velours noir et manche en matelassé ; le plastron, devant et derrière, est perlé de jais ; sur le côté de la jupe, une aumônière en velours et perles complète l'effet de cet ensemble.



P. N° 236. — CHAPEAU *Betsy*.

Modèle de M^{me} Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

y a le tangara, le colibri, le rubis-topaze, l'évêque, l'oiseau-mouche et la tourterelle. Les barbes en tulle noir pour le jour, en tulle de soie blanc pour le soir, sont toujours fort élégantes.

Les chapeaux de feutre sont vraiment le succès du jour ; quant à leurs formes, elles sont, à peu de choses près, les mêmes ; chaque modiste les modifie selon sa fantaisie et leur donne le nom qui lui convient. C'est pour cette raison que le même chapeau a souvent plusieurs noms.

Les modistes préparent en ce moment de fort jolies mantilles pour le théâtre. C'est le vêtement espagnol dans toute sa réalité, comme tulle et grandeur ; seulement on le monte sur une guirlande de fleurs. Rien de plus coquet.

Le jais continue d'occuper une place fort importante dans la question du chapeau : soit comme galons perlés que l'on place au bord de la passe, soit comme dentelles perlées.

Un nouvel entre-deux mérite une mention : c'est le filet *Vénitien*, tout brodé de perles et qui fait merveille sur un chapeau de velours, dont il entoure la calotte.

Les plumes se groupent en panache sur le côté du chapeau, ou se répandent en saule pleureur. Quant aux oiseaux, on les met partout, non-seulement sur les chapeaux, mais aussi en guise de fermoir pour collier : c'est une excentricité que je signale sans l'approuver. Parmi les oiseaux le plus en faveur, il

La question de la lingerie devient pour nous de plus en plus perplexé. Comment, en effet, ne pas se répéter dès lors qu'aucun changement sous ce rapport ne se manifeste à l'horizon de la mode? Faut-il toujours insister sur ce point, qu'une femme élégante, riche ou pauvre, ne porte pas autre chose que le col droit, dit *Angot*, à pointes roulées sur elles-mêmes? Ce col, tout le monde le sait, est établi de différentes manières: en toile unie; en baptiste avec ourlet à jour; en batiste entourée d'un plissé garni de valenciennes; en toile avec ourlet en couleur unie ou damassée, etc. La sous-manche est rigoureusement conforme au col. On voit bien quelques cols ouverts, en mousseline et dentelle, ou plissés et festons; leur forme n'est pas nouvelle, l'arrangement seul diffère.

La cravate est aujourd'hui un accessoire trop important de la toilette pour qu'on ne lui prête pas une certaine attention. On n'a, du reste, que l'embarras du choix. Le mélange de soie et de dentelle est assez heureux, mais nous trouverons toujours la cravate blanche unie plus à notre goût, qu'elle soit en batiste, en mousseline ou en soie à bouts garnis de fine guipure.

En fichus comme en cravates, pour toilette habillée, c'est le tulle de soie blanc ou le crêpe lisse qui l'emportent: ils sont d'une simplicité élégante et exquise.

Une aimable correspondante a bien voulu nous demander quelques renseignements sur ce qui constitue le mobilier. Nous croyons que toutes nos lectrices seront bien aises de profiter de notre réponse, et, c'est pourquoi nous lui consacrons la fin de notre article.

Pour savoir de quels éléments doit se composer une chambre de jeune fille, — telle est en termes exacts la question qui nous a été posée, — il nous suffira d'introduire nos lectrices dans un joli nid tout fraîchement installé et que la charmante propriétaire nous a autorisée à décrire.

La chambre, un peu plus longue que large, est du plus pur style Louis XVI; elle a deux fenêtres, et une cheminée en marbre blanc. Les murs sont tendus de satinette à larges rayures bleues; petites rayures, mais avec médaillons d'enfants groupés dans différentes positions. Le lit est en fer, à baldaquin du temps, verni en blanc et bleu, ainsi que les tringles des fenêtres. Les rideaux et les portières, en satinette assortie à la tenture, sont garnis d'effilés boules. Les sièges se composent d'un fauteuil marquise (tête à tête) et de fauteuils ordinaires en bois ancien, laqué blanc et bleu, recouverts de satinette. Les autres meubles, de mignonnes proportions, consistent en une commode, une armoire à linge et une vitrine, le tout en bois de rose avec cuivres dorés. Au-dessus de la cheminée, une immense glace Louis XVI, au milieu de laquelle est suspendu un cartel (petite horloge de l'époque) en bronze doré, soutenu par des chaînettes accrochées à la partie supérieure du cadre. La garniture de la cheminée se compose d'un beau biscuit de Sèvres, représentant un enfant joufflu qui s'amuse avec un nid d'oiseau, de deux potiches en faïence de Delft, et de flambeaux Louis XVI. Sur la commode, un lavabo en vieux Sèvres avec attaches en or pur. Jolies jardinières devant les fenêtres, cage d'oiseaux des îles et petit aquarium. Dans la vitrine, des bibelots et des objets de sainteté.

Voilà notre réponse à la question posée; on peut en modifier les données selon le goût et la position de chacun. Le point principal, en matière de mobilier comme dans le domaine de la toilette, c'est qu'il y ait harmonie dans l'ensemble.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 236.

CHAPEAU Betsy. — Ce chapeau, très coquet, un peu osé même, est en feutre blanc, bordé et garni de velours noir, avec touffes de plumes blanches servant de nid à un oiseau aux ailes déployées.

G. N° 473.

TOILETTES DE VILLE ÉLÉGANTES. — 1. Jupou à traine divisé en deux parties: la première, devant, est en faille couleur prune, coulissée en biais, puis rayée, sur chaque rang de coulisses, de ruches basses en velours assorti; la seconde, en velours de même nuance, forme par derrière le pli à la Bulgare; le milieu de ce pli est orné de crevés en faille, et le bas, découpé en dents aiguës, s'écarte sur deux soufflets en faille. — Tablier supplémentaire en velours, pareil à celui que nous décrivons plus loin à propos de la seconde toilette. — Corsage en faille et velours; petits côtés découpés en carré sur les hanches, formant ensuite deux pointes auxquelles se relient des soufflets en faille; le milieu du dos est en velours et se termine par une longue dent; la basque, ainsi constituée, rappelle le bas de la traine du jupon.

2. Même toilette que la précédente. — Le jupon tel que nous l'avons décrit plus haut. — Tablier supplémentaire en velours, rayé au milieu par des coulisses en faille formant deux têtes, et garni sur tous ses bords d'une coulisse semblable et de plumes assorties. — Corsage en faille et plastron en velours à longue pointe. Manches en velours garnies dans le haut de crevés en faille et terminées par des plissés semblables.

G. N° 473.

TOILETTE DE BAL. — Jupou à longue traine, en faille couleur bouton d'or. Le devant est garni de deux plissés surmontés de cinq bouillonnés, avec tête ruchée pour terminer. Par derrière, le jupon est monté en un pli Bulgare dont le milieu est garni de dentelle espagnole noire, coquillée dans toute la longueur. Une guirlande de feuillage brun et rouge suit le côté de la dentelle, en venant se fixer au bas de la jupe, contre le tablier, en un groupe assez volumineux. Corsage décolleté et manches courtes. — Cotte de mailles en tulle noir perlé d'acier bleuté, entouré de dentelle assortie. — Bijoux normands: collier, boucles d'oreille et peigne.

Description de la planche coloriée n° 1183 D.

1. Chapeau *Joyeuse* en feutre blanc, à passe renversée, bordé et garni de velours vert. Sous la passe, draperie et nœud maintenu par une agrafe en argent oxydé. Sur le dessus, coques de velours et plumes grises et vertes groupées sur le côté.

2. Chapeau *Dove* en castor, garni, sous la passe, d'une draperie en velours marron, qui se termine derrière par un nœud postillon. Fouillis de velours sur le sommet, formant un coquillé et des nœuds, avec aile d'oiseau en aigrette.

3. Sous-manche en toile, garnie de bandes bleues festonnées et posées à plat sur les bords.

4. Chapeau *Léa* en feutre gris, à passe relevée également tout autour. Draperie en velours dessous. Entre-deux en *filet vénitien*, brodé de jais, entourant la calotte, — celle-ci assez basse, — et groupe de deux plumes cascadeant sur le sommet.

5. Coiffure du matin en broderie anglaise posée bord contre bord, réunie derrière sous des coques en ruban rose, avec deux barbes tombantes entourées de ruban rose et de broderie assortie.

6. Chapeau *petit Directoire*, en velours épinglé gris de fer. La passe, relevée devant, est doublée en velours noir, avec un bord perlé. Tour de tête en velours ponceau; coques et fleurettes en gerbe. Draperie en velours noir autour de la calotte; larges coques de velours et de faille placées sur le côté, au pied d'une plume grise dont la pointe retombe derrière. Une tourterelle déployant ses ailes sur des coques en velours noir orne le côté de la passe. Brides en velours se nouant sous le menton.

7. Col montant derrière, à pointes rabattues et bords bleus dentelés, assorti à la sous-manche n° 3.

Description de la gravure coloriée n° 1188 B.

Substituée à la planche N° 1185 D. pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Jupon à traîne, en faille gris fer, entouré d'un haut volant froncé, surmonté de bouillons de 40 cent. de haut chacun, jusqu'à mi-jupe. — Polonaise en drap gris, de nuance plus foncée, formant devant trois tabliers arrondis et superposés, dont les bords sont garnis d'une ruche et d'un biais en faille. — Nœuds en faille sur les côtés, et bord semblable autour de la polonaise derrière. Parements au bas des manches, ornés de ruches et de faille. — Pélerine *petit abbé*, avec double pli creux derrière prenant naissance sous un col à deux pointes; ruches et bande de faille sur tous les bords. — Chapeau de feutre gris, à bords relevés, garni de velours bleu et de plumes assorties.

2. Costume en drap havane. — Première jupe à demi-traine, unie derrière, plissée à plis plats devant et sur les côtés; ici, les plis sont recouverts de bandes en velours marron, dentelées et boutonnées sur chaque pointe derrière; cette basque et le tablier arrondi sont entourés de fourrure. La jupe de la polonaise est ensuite relevée en pouff pour retomber en deux pointes, qui sont garnies de velours et de franges en laine. — Cuirasse demi-ajustée, en drap havane, avec large plastron de velours marron; col montant et parements de velours. Chapeau de feutre noir, garni de velours marron disposé en coques, avec un oiseau bleu aux ailes déployées posé sur le côté derrière. Tour de tête en soie blanche échiquetée et ruchée, avec fleurs bleues sur le côté. Une barbe en dentelle noire, partant du dessous du chapeau derrière, vient se nouer sous le menton.

Description de la figurine coloriée L. n° 12.

Pour les abonnées de la 3^e édition.

TOILETTE DE BAL, en faille bleu lumière. — Jupon à traîne, formant derrière un quadruple pli à la Bulgare, monté au milieu en guise de pouff, avec une tête plissée. Le devant du jupon est recouvert de tulle blanc bouillonné, ainsi que les petits côtés; seulement ceux-ci sont bouillonnés dans un sens opposé. De doubles biais en faille, posés bords contre bords et de deux en deux, rayent en large les petits côtés; le dernier biais est garni d'une dentelle blanche qui remonte en coquant jusqu'à la ceinture, reliant ainsi les côtés et le tablier. — Cuirasse décolletée en faille bleue, avec broderie sur les bords inférieurs et dentelle blanche. Une draperie en faille, garnie de petites dentelles, entoure le haut du corsage, ainsi qu'une guirlande de fleurs de pêcher formant traîne sur le dos. Bouquet de fleurs semblables au bas de la cuirasse, près du coquillé de dentelle. — Coiffure en plumes blanches et bleues; aigrette et nœud de ruban. — Gants longs, à neuf boutons. — Souliers Louis XV à barrettes, avec boutons en cailloux du Rhin.

ÉCHOS DE LA MODE

Changement de modes, d'après la *Vie parisienne*:

Plus de petites formes. De grands chapeaux doublés de lophophores, avec une demi-couronne de têtes de plumes ou deux plumes d'autruche croisées l'une sur l'autre. Une écharpe de faille sur le chapeau; dessous, un nœud faisant catogan, et de larges brides nouées sous le menton.

Plus de coiffures en l'air, plus de nuque découverte; des torsades enroulées tombant sur le cou.

Plus de loup sur la figure. Un grand voile qui descend sur la poitrine emprisonne les épaules et s'attache au milieu du dos.

Plus de pouffs, plus de tuniques, plus de retroussis. Une longue robe qu'on relève en l'accrochant sur le côté.

Le tablier par-dessus bien drapé et bien collant, et terminé par un nœud, est encore de mode. Mais on lui préfère les deux ceintures portant le devant de la robe, emboitant les hanches et venant se nouer très bas.

À la jupe, les garnitures montent, montent; les ruches, les volants, les plissés viennent jusqu'aux genoux. En revanche, les corsages descendent, et ils s'allongent en s'arrondissant.

Plus de ruches autour du cou; un grand col montant droit et se rabattant sur lui-même, comme le collet des Incroyables. Il est

fait en étoffe pareille aux robes ou en fourrure pour les manteaux.

Plus de petits bords de fourrure, mais de larges bandes garnissant le tour, les parements et les manches: c'est chaud et confortable.

Plus de jais! Rien que des plumes ou du poil, nuance assortie aux toilettes ou tranchant sur l'étoffe.

Garnitures de robes en duvet d'oiseaux de différentes couleurs. De distance en distance, aux places bien choisies, un petit renflement qui simule un nid et d'où sort une tête d'oiseau.

Ceci est tout ce qu'il y a de plus nouveau; création inédite pour l'hiver 1874-75.

Jusqu'à présent on n'inventait rien. La mode sautait par bonds désordonnés d'une époque à une autre, remontait en arrière, revenait sur ses pas, et se perdait en changements infiniment petits... car il faut toujours une robe à la femme. Maintenant on cherche à l'habiller en la couvrant le moins possible. On y arrive, et si on ne s'arrête pas...

La guirlande de duvet de plumes et de nids d'oiseaux est appelée au succès et rendra de grands services.

Une toilette de soir dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand style:

Faille cuisse de nymphe émue, garnie de plissés en crêpe lisse plus frais que des pétales de marguerites. Seconde jupe faisant traîne, à peine entr'ouverte devant, en faille cuisse de nymphe, frappée de feuilles de lierre en velours nuancé. Une pluie de feuilles d'automne sur le rose des illusions. Devant, coquillés de crêpe lisse au milieu desquels court une guirlande de feuilles de lierre vert sombre et pourpre sombre. Le corsage-armure, tout en faille à touffes de lierre, décolleté, sans autre ornement qu'un peu de crêpe lisse autour des épaules. Il y a un autre corsage ouvert seulement devant, qui laisse à la toilette une plus belle allure artistique.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

La reprise des travaux parlementaires aidant, le beau monde commence à revenir à Paris. Le fait est surtout facile à constater au théâtre où le public des provinciaux et des étrangers, aux toilettes impossibles, disparaît peu à peu pour faire place à des visages connus et à des spectateurs habillés selon les règles de la civilisation.

La colonie étrangère, qui tient une si grande place depuis quelques années dans la capitale, est en train de se reconstituer. Quelques maisons, plus prématurées en hospitalité que les autres, entrebâillent déjà leurs portes, mais sans apparat et comme en tapinois.

La grande préoccupation est l'inauguration du nouvel Opéra, et chacun apporte sa proposition au programme de la soirée. Il me paraît que celle de la maréchale de Mac-Mahon mérite d'être citée.

La maréchale, voulant faire de l'inauguration du nouvel Opéra, monument construit avec les deniers publics, une solennité vraiment nationale, souhaiterait que le produit de cette représentation fût attribué aux pauvres de Paris. À l'entrée de l'hiver, cette aubaine tomberait merveilleusement dans la main des malheureux, plus nombreux que jamais en cette rude saison. Elle serait d'autre part considérable, car chaque bénéficiaire de places pour cette inauguration, quel que soit son titre à l'occuper, devrait la payer, — au profit des pauvres, — à l'exemple du maréchal de Mac-Mahon, qui tarifiera très haut, ce soir-là, sa loge, je puis vous l'affirmer.

Les spectateurs de qualité ne manqueront pas, d'ailleurs, à cette représentation, car le prince de Galles, lors de son dernier passage à Paris, a assuré la maréchale de Mac-Mahon de son intention formelle d'y assister, annonçant également la présence, à l'Opéra, ce grand soir, du duc et de la duchesse d'Edimbourg qui comptent, nous dit-on, séjourner à Paris une partie du mois de janvier.

A la présence de ces altesses royales, joignez celle des princes et princesses d'Orléans, de la reine Isabelle d'Espagne, du prince et de la princesse de Saxe-Cobourg, du prince de Kasa, et vous jugerez que, pour un pays de république, la salle de l'Opéra sera assez aristocratiquement composée le soir de son ouverture.

« Mme de Mailly, raconte Mme de Pompadour, alla l'autre jour au sermon à Notre-Dame. Comme elle venait un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques personnes avant d'arriver à son siège. Un brutal qui était là se mit à crier tout haut : « Hé ! voilà bien du bruit pour une donzelle ! » La comtesse se tourna vers lui et lui dit avec beaucoup de douceur : « Monsieur, puisque vous me connaissez si bien, faites-moi la grâce de prier pour moi. »

Voilà de la charité chrétienne et de l'esprit évangélique au style Louis XV du meilleur coin. Mais il faut être une Mme de Mailly pour s'en servir avec profit. Or, nos mondaines ne sont pas — à leur gloire — des comtesses de ce numéro, et cependant beaucoup ont l'imprudence d'agir au sermon comme elle. On le peut constater ouvertement, en ce moment, aux prédications qui ont lieu pour l'Avent.

Le prédicateur est déjà en chaire qu'elles arrivent par bataillons serrés. Malheur aux chaises qui se trouvent sur leur passage ! leurs cotillons les renversent sans crjrer gare. A grand'peine sont-elles parvenues à dénicher un coin propice, c'est toute une affaire avant de s'asseoir. Il faut que leurs voisins, venus pour entendre le sermon, subissent le contre-coup de leurs genuflexions, comme le salut à l'autel, et soient associés à leur dévotion bruyante. Pendant ce temps, le prédicateur a beau s'égosiller : c'est effort perdu. Sous prétexte d'Avent, la jolie dévote tient l'auditoire suspendu à son retroussis-Croizette.

L'exactitude, qui est la politesse des rois envers les peuples, devrait être celle des grandes dames envers Dieu. Si j'étais évêque, je ferais un cas de conscience du manquement de l'assistance à l'arrivée de l'officiant. Une forte amende pourrait seule en obtenir l'absolution. La recette serait bonne, et rien que les églises Saint-Philippe-du-Roule, la Madeleine, Saint-Augustin, la Trinité, Sainte-Clotilde et Saint-Thomas d'Aquin donneraient une somme à défrayer toute une abbaye une année durant.

Un mariage dans la grande industrie parisienne, celui de Mlle Templier, petite-fille de M. Hachette, le célèbre éditeur qui a répandu les livres français dans le monde entier. Mlle Templier vient d'épouser un jeune ingénieur, M. Meunier.

Le contrat a été signé, la semaine dernière, au milieu d'une nombreuse assistance de parents et d'amis. Très charmante, la jeune fiancée, dans une vapoureuse robe de tulle blanc relevée par des branches de roses et posée sur un transparent de faille bleu pâle.

A la messe, dans la vieille église Saint-Séverin, on remarquait tout le Paris intelligent, tous les noms qui marquent dans la littérature et les arts. D'illustres parmi eux — comme MM. Taine, Edmond About, Gustave Doré, — durent leurs premiers succès à l'appui de la maison Hachette.

Au milieu des parents de la mariée était placée une brune jeune fille aux traits intelligents, à la taille svelte et d'une artistique élégance. Tout le monde la reconnaissait et la saluait respectueusement. Elle a quitté le deuil pour la première fois depuis quatre ans. C'est la fiancée d'Henri Regnaud, c'est le jeune cœur, mûri par l'épreuve, qui s'est trouvé tout à coup à la hauteur de

son malheur et qui a pleuré on ne peut plus dignement celui dont elle était si digne.

P. DE LUCENAY.

Notre honorable confrère M. Eugène Chapus, du *Sport*, vient d'adresser à son collaborateur Bachaumont une lettre fort intéressante dont nous extrayons ce qui suit :

« Mon cher Bachaumont,

« Quoique momentanément éloigné de Paris et quelque peu isolé, par suite d'indisposition, les jolis échos de la vie parisienne ne m'arrivent pas moins, transmis par plusieurs de nos charmantes patronnes du monde aristocratique.

« Parlez donc, mon cher Bachaumont, de ce délicieux détail de toilette, qui s'appelle la *fanchon frileuse*, et qui a été si heureusement inauguré à l'Élysée, et par toutes les femmes élégantes de notre beau monde. C'est le moment, car cette fantaisie est dans toute la grâce incomparable de sa primeur de bonne compagnie. Elle se fait en tulle blanc, léger, vapoureux, se drape autour du visage et se noue sous le menton ; puis le chapeau fermé se pose sur ce nuage de tulle, en laissant voir le gros nœud qui fait brides.

« Parlez aussi du chapeau qui, comme cela se dit techniquement, fera prime cet hiver : Le chapeau à la maréchale. Il se fait en feutre, ou en velours, ou en tulle. Il est de forme assez étudiée, serrant un peu la tête à la façon des formes *directoire*. Sur cette forme est jetée et drapée une grande mantille de dentelle retenue sur le côté par un paquet de roses. Cet encapuchonnage est joli au possible, il l'est idéalement. Le grand voile de dentelle n'est pas toujours exclusivement retenu par des fleurs, on l'attache aussi avec un bel oiseau ou une longue plume.

« Ces deux coiffures ont frappé l'attention et le goût exquis de l'impératrice de Russie qui porte si haut le sentiment vrai de la grande élégance, et, parmi les précieux souvenirs de ce genre que Sa Majesté emporte de Paris, figurent plusieurs modèles de ces coiffures.

« Seulement, que nos élégantes y prennent garde, la *fanchon frileuse* et le chapeau à la maréchale, ne sauraient être acceptés des mains de tous les spécialites, et il importe de s'enquérir de leur provenance *autorisée*.

» Eugène CHAPUS. »

PROPOS EN L'AIR

On a beaucoup parlé de l'insistance des commis de nouveautés pour forcer la vente auprès de certains clients difficiles. Il est très vrai qu'on s'en fait un point d'honneur dans le monde des chefs de rayons.

Une dame, qui s'était aperçue des observations qu'elle rencontrait sur le chemin du comptoir où elle avait affaire, se servit du procédé employé par le prince Charmant des *Mille et une nuits* pour éviter d'être distrait par les voix qui cherchaient à l'arrêter dans sa marche en vue de cueillir le rameau d'or.

La dame se boucha les oreilles avec du coton.

Un commis de vente s'en aperçut et, loin d'en être intimidé, il s'approcha de la dame, puis se mit à lui crier d'une voix de stentor :

- Vous vous bouches les oreilles, madame ?
- Oui, monsieur.
- Avec du coton ?
- Vous le voyez bien...
- Eh bien, madame, veuillez vous arrêter à mon comptoir ;

j'ai de la ouate première qualité à un prix surprenant de bon marché.

La bonne dame en rit encore.

Hier, à la cinquième chambre, on plaidait une question de mitoyenneté de puits, et l'un des avocats s'était lancé dans une discussion à perte de vue.

— Pardon, M^e C..., dit le président, la question n'a pas cette importance. De quoi s'agit-il, d'un peu d'eau ?

— Il ne s'agit que d'un puits, c'est vrai, monsieur le président, mais je vous prie de vouloir bien remarquer que nos deux clients sont marchands de vins.

Entre domestiques :

— Et ton maître ?

— Mon maître ! Oh ! tiens, cet homme-là est si froid, si roide, qu'il ne desserre jamais les dents, et, le diable m'emporte, si je ne lisais pas ses lettres avant lui, je ne saurais jamais le premier mot de ses affaires.

Bébé a trois ans. Il entend dire que sa mère est veuve.

— Maman, lui demande-t-il, qu'est-ce que c'est qu'une veuve ?

— Mon chéri, c'est une pauvre femme qui n'a plus auprès d'elle personne pour la défendre.

Alors Bébé grimpe sur les genoux de sa maman, et lui dit, de sa voix la plus crâne, en l'embrassant :

— Eh bien ! maman, va, quand je serai grand, tu ne seras plus veuve.

A. Z.

LIRES A NE PAS LIRE

Sous ce titre, un de nos plus spirituels confrères formule ainsi son appréciation sur la dernière production « poétique » de M. François Coppée :

LE PETIT CAHIER ROUGE

PETIT AVERTISSEMENT

Cher petit Lecteur,

J'aurais pu ne pas publier ce petit livre, mais mon petit éditeur et petit ami, M. Lemerre, m'a écrit un petit mot pour me supplier de faire paraître quelque petite chose. (Vous savez, c'est très-fréquent chez les petits éditeurs.) Je n'avais absolument rien sous la main, pas une petite idée, pas un petit vers, pas le moindre petit brin de mouche ou de vermisseau. Et pourtant j'ai fait ce petit livre ; j'ai recommandé à mon petit éditeur et ami, M. Lemerre, passage Choiseul, de mettre beaucoup de petites pages blanches, de commencer chaque petite pièce tout au bas des petites pages, et de vendre le petit volume très-cher.

Maintenant, moi, petit poète, qui passe ma vie à rêver vers les aspirations d'en haut (rêver vers n'est pas français ; mais je suis poète et non prosateur, je vous l'ai déjà dit ; il est donc permis à un poète de faire des fautes de français en prose), je ne veux plus m'occuper de mon petit cahier rouge.

Que mon petit livre soit lu ou non, cela m'est bien égal ; je ne

m'en soucie pas plus que le nœlifier ne se soucie des nœlles pourries qui tombent de ses branches.

Je vous dis cela, mais, au fond, je suis très fier de mon petit cahier rouge, et je serais affreusement vexé qu'il ne fût pas lu ; aussi, pour vous faire venir l'eau à la bouche, permettez-moi de vous citer une de mes meilleures pièces, ce spécimen vous donnera à coup sûr envie de lire le reste ; cette pièce s'appelle *Le petit bateau-mouche*.

LE PETIT BATEAU-MOUCHE

Ce matin j'avais pris le petit bateau-mouche
(Cet omnibus nautique et plébicien qui touche
À l'escale du pont Royal et de l'Alma).
J'avais chaud, le grand air du fleuve me calma.
Et j'aspirais heureux, venant de chaque rive,
L'aromale vapeur des bateaux de lessive,
Quand tout près, comme qui dirait à quatre pas,
J'aperçus un vieillard aux vêtements tout gras.
Sous l'empire récent d'un doux excès bachique,
Il ramassait gaiement les vieux restes de cliqué
Qu'abandonne à regret l'honnête travailleur,
Et moi, le contemplant, j'enviais son bonheur !

PETIT-COPPÉE.

Voilà ce que M. Coppée appelle de la poésie... Victor Hugo et ses disciples n'ont qu'à bien se tenir !

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — Être grand prix de Rome et se voir obligé d'attendre pendant vingt ans qu'il plaise à un directeur de vous jouer une bluette en un acte, cela devrait rentrer dans les choses impossibles. C'est pourtant le cas de M. Conte, l'auteur de *Beppo*, qui n'est pas le premier et ne sera vraisemblablement point le dernier à se voir ainsi traité. Ah ! le triste chapitre à écrire que celui des infortunes d'un grand prix de Rome !...

Le livret quelque peu primitif de M. Louis Gallet n'était guère fait pour inspirer un compositeur : aussi M. Conte n'y a-t-il vu motif qu'à une musique naïve en sa simplicité et d'apparence assez vieillotte.

Ce n'est point, du reste, par une interprétation aussi pâle que celle dont ce pauvre *Beppo* a été l'objet, qu'on relève une œuvre d'un tempérament aussi délicat... Ah ! monsieur du Locle, qu'avez-vous fait de l'Opéra-Comique ?

AMBIGU-COMIQUE. — *Cocagne*, drame en cinq actes, de MM. Anicet Bourgeois et F. Dugué, vient de succéder à l'*Officier de fortune*, et ne fournira pas une carrière moins heureuse.

Cet ouvrage de cape et d'épée rentre dans la catégorie des pièces à spectacle qu'affectionnait le grand Dumas. L'action se passe en plein dix-septième siècle, au moment où Louis XIII, agonisant, va laisser la couronne à son fils, âgé de cinq ans, ou plutôt à sa femme, Anne d'Autriche, et au cardinal Mazarin, qui n'est encore que le conseiller secret de la reine.

On sait que les pièces de ce genre ne peuvent guère se raconter, tant elles sont enchevêtrées d'épisodes, d'aventures, de coups d'épée, d'évasions et d'embuscades. Disons seulement que dans celle-ci l'intérêt ne languit pas un seul instant, et que M. Paul Deshayes, qui prête sa sympathique physionomie au personnage de *Cocagne*, se démène comme un beau diable à travers les cinq actes. Grâce à lui, voilà pour l'Ambigu cent représentations assurées.

GAITÉ. — Dans notre prochain numéro, nous parlerons comme il convient, du beau drame de M. Victorien Sardou, *la Haine*.

Robert HYENNE.

PLANCHE G. N° 473. — DESCRIPTION PAGE 590.



TOILETTE DE BAL.



Julie Douce

A. Boissier 1188ⁿ

A. Levy, impr. des Mairies, 66, Paris

Ad. Goubaud, 8, Vile St. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Journal du Grand Monde

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud and Son, 30, Abchurch Lane, Street Covent Garden, W.C.



PLANCHE G. N° 472. — DESCRIPTION PAGE 590.



TOILETTES DE VILLE ÉLÉGANTES.

Modèle de M^{me} Morison (rue d'Antin, 14.)

LES SUITES

D'UN

VOYAGE EN CALIFORNIE

Nouvelle — Suite et fin.

VII

Peut-être aurions-nous dû, pour l'intelligence de la scène précédente, raconter ce qui s'était passé la veille; le voici...

Maricot le loustic était venu trouver Daniel et lui avait dit:

— Job est arrivé, savez-vous?

— Job? avait répété Daniel avec épouvante.

— Job; mais plus Job, cette fois.

— Que voulez-vous dire, mauvais plaisant?

— Job avec sa malle... Deux crocheteurs pouvaient à peine la porter... Comprenez-vous maintenant?

— Bah!... Et il ne m'a rien dit à moi... son frère?

— Je le crois bien! il veut vous surprendre, et... vous le dirai-je?

— Dites toujours.

— Mettre à l'épreuve votre affection pour lui... Mais n'allez pas me vendre, au moins?

— Pauvre ami! fit Daniel, c'est mal d'avoir douté de l'affection d'un frère... Après ça, je ne puis lui en vouloir; nos caractères ne sympathisaient pas et j'ai peut-être été un peu rude avec lui. Il a tant fait de sottises, étant jeune! Mais il est bon, n'est-ce pas?

— Oui, Job est bon, et je suis sûr qu'il oubliera le passé, s'il voit chez vous un accueil cordial; mais voulez-vous que je vous donne un conseil?

— Parlez, mon ami, je vous en serai reconnaissant.

— Eh bien! ne vous impatientez pas de cette épreuve. Il la veut complète et elle pourra être longue, mais il y a peut-être un moyen de l'abrèger...

— Un moyen? Et lequel? dit Daniel qui l'écoutait avec un vif intérêt.

— Un mariage. Il aime beaucoup sa petite nièce qui approche, je crois, de ses dix-sept ans.

— Elle n'en a que seize, interrompit Daniel non sans quelque inquiétude.

— Soit! En Provence, on se marie à quinze!

— Mais pensez-vous...

— Je pense qu'il la prendrait volontiers pour femme et qu'il tiendrait à ne montrer qu'après le contrat ses pépites et ses lingots: «Ainsi, dit-il, je ne pourrais plus douter de l'amitié de mon frère.»

— Ceci, mon cher Maricot, demande réflexion; il faut que j'en parle à ma femme, il faut...

— Cela vous regarde, interrompit Maricot; s'il voit en vous du froid, il ira se marier ailleurs.

— Et vous dites, ajouta, après un silence, Daniel devenu pensif, vous dites... que la malle est lourde?

— La malle est lourde, mon vieux, et la valise aussi, car je pouvais à peine la porter à sa chambre.

— Et... il a couché chez vous... avec ce trésor?

— Il est si confiant!

— Eh bien! vous avez raison, mon ami; après tout, c'est un frère. Il m'a donné bien du chagrin, mais le Seigneur nous commande l'oubli... Nous le fêterons comme l'enfant prodigue de la Bible.

On comprend maintenant la réception faite à l'enfant prodigue.

VIII

Job était donc venu reprendre sa place au logis fraternel. Rachel n'était toute joyeuse, et Daniel fort heureux aussi... en espé-

rance. Cependant une chose le tourmentait et atténuait sa satisfaction.

— Sarah! disait-il, Job n'a porté ici ni malle ni valise.

— Il se méfie, répondait la vieille.

— C'est possible... Mais où les a-t-il mises? Je ne puis croire qu'il ait laissé un pareil trésor chez ce barbouilleur d'enseignes!

— Ni moi non plus.

— Mais alors! où l'aura-t-il placée? On peut tout redouter d'une pareille tête; car nous pouvons le dire entre nous: c'est une pauvre cervelle que celle de Job, bien qu'il ait fait fortune.

— Il n'y a pas grande science à gratter la terre.

— Il nous faut plus de mal que cela en France!

— A qui le dis-tu? Que de privations!

— Que d'économie!

— Enfin, l'essentiel, c'est qu'il ait ramassé un magot.

— Et qu'il ne le perde pas!

— Et pour cela, Maricot pense qu'il n'y a qu'un mariage... Cela peut être vrai, mais j'éprouve de la répugnance à donner à cette enfant si jeune un garçon dépensier, sans raison... un artiste!

— A vrai dire, Sarah, je ne vois guère d'autre moyen; pourquoi nous donnerait-il son trésor?

— S'il se laisse prendre, ce sera par sa femme, et si cette femme n'est pas Rachel, adieu tous nos calculs! Il va nous faire une dépense énorme!

— A qui le dis-tu? Rien n'est assez bon pour lui... Mais... crois-tu qu'elle consentira?..

— Elle en raffole, ne le vois-tu pas? D'ailleurs, en supposant que je me trompe, la petite est obéissante, elle fera ce que nous voudrons.

La conversation en était là quand Job reparut avec Freyschutz. Les deux époux firent à ce dernier des fêtes sans nombre; on lui trouva un air distingué, des allures de chien de race.

— Il est cependant plus maigre qu'au départ, fit Job; c'est qu'il a mené, comme son maître, une dure vie; aussi son caractère s'en est ressenti; il est devenu hargneux, le pauvre chéri.

— Il ne lui manquait plus que cela, pensa Daniel, mais n'importe! Contre fortune bon cœur.

Et il ouvrit le garde-manger, en tira un vieil os où il restait encore un peu de viande conservée pour le souper, et il le présenta à Freyschutz presque affectueusement.

Le molosse s'accroupit dessus et le dévora avec la voracité d'un chien à jeun.

— Vous allez vous faire adorer du pauvre animal, fit Job de plus en plus ébahi.

Rachel entra en ce moment.

— Comment la trouves-tu? dit Daniel; n'est-ce pas qu'elle a bien grandi?

— Et embelli! fit Job en embrassant sa nièce.

— Ah ça! vaurien, dit gaiement Daniel, que vas-tu faire maintenant? J'espère que tu as renoncé à la peinture.

— A la peinture! répliqua Job avec vivacité; non, certes!... Mais au surplus, frère, je suivrai tes conseils: tu es si bon pour moi!

— Voyons, je vais te conduire à ta chambre. Quand tu y seras établi, si quelque chose te manque, dis-le sans crainte, nous l'achèterons; mais... où est ta malle?

— Ma malle? fit Job surpris de cette question.

— Oui, ta malle, ta valise, ton bagage enfin; il faut que tu aies tout cela avec toi... sous la main.

— Soit! je vais la chercher.

— Veux-tu que je t'aide, frère?

— Ce n'est pas la peine.

— Que si! que si! ces crocheteurs du port sont si chers... et si curieux! Il vaut mieux que nous fassions cela à nous deux.

— Soit! dit Job qui n'y voyait aucun inconvénient.

Il fut donc, avec Daniel, jusqu'à la mansarde où l'avait logé Maricot et au premier abord le vieil avare ne vit rien.

— Serais-je volé? se dit-il en pâlisant.

Mais Job lui enleva bientôt cette angoisse; il souleva les couvertures de sa couchette et lui fit admirer avec quel talent d'artiste il avait fait un lit de camp d'un seul matelas posé sur une large caisse plate.

— Et... c'est cette caisse qui renferme tes... effets, mon cher Job?

— Mes effets, et quelques objets précieux, quelques galets du pays, dit Job avec simplicité; on ne peut guère revenir de l'autre monde sans en rapporter au moins un souvenir.

— Bien! pensa Daniel, il est fidèle à son plan et garde son trésor au point de dormir dessus: deux qualités que je ne lui connaissais pas; décidément il a gagné et je puis lui confier Rachel.

— Allons, dit-il, prenons cela par les anneaux et portons-le à nous deux. Est-ce bien lourd?

— Pas trop!

— Pas assez peut-être? dit Daniel en souriant d'une plaisanterie que son frère ne comprit pas.

Cependant, en la soulevant, son cœur (si cela peut s'appeler un cœur) s'épanouit aussitôt: la caisse était si lourde qu'il fut obligé de la laisser aller, et elle retomba sur le parquet avec un bruit sourd.

— Décidément, dit Job, il faut aller chercher un portefaix; je suis honteux de te donner tant de mal.

— Du tout, du tout! on est en ce monde pour s'entraider; je ne puis la porter seul, mais à nous deux nous en viendrons à bout. Il est inutile de donner des idées à ces vauriens du port.

Il fut sur le point de lui demander: « Qu'y a-t-il donc de si lourd? » Mais il craignit de se trahir.

La caisse portée par les deux frères à travers Marseille et suivie de Freyschutz, qui était là comme un gardien, fut hissée péniblement jusqu'au sixième étage et enfermée dans la chambre de Job, qui la plaça sous son matelas.

IX

La vie fut assez douce pendant les premiers jours: chacun des deux frères, croyant avoir besoin de l'autre, y mettait du sien. Les seules querelles étaient entre Freyschutz et Minet. Un jour Daniel, voyant le chagrin qu'elles causaient à Sarah qui chérissait Minet, et ne voulant pas trop déplaire à Job, prit le parti d'emmener le chien.

— Où vas-tu donc? lui dit son frère.

— Faire prendre l'air à Freyschutz; il en a besoin; il est de méchante humeur et finirait par étouffer le chat qui nous rend de très grands services.

— Si cela t'amuse! dit Job en riant; mais ne va pas me le perdre au moins!

— Sois tranquille! répondit Daniel.

Et, pour plus de sûreté, il passa une corde à son collier et crut ainsi le tenir en respect. Mais peu habitué à cet exercice, le molosse tira à droite, à gauche, prenait sa course, et force était au vieillard de le suivre, en suant à grosses gouttes.

— Maudit chien! cria-t-il enfin; il me fera prendre une fluxion de poitrine.

Au même moment, Freyschutz, voyant deux dogues se battre, et voulant se mêler à la partie, tira si bien que Daniel trébucha, tomba et lâcha la corde. En se relevant, le nez en sang, il ne trouva plus rien: Freyschutz avait disparu.

Il commença par jurer, puis se calma et, s'effrayant de cette disparition, ne savait comment rentrer au logis. Après Rachel, en effet, Freyschutz était la créature que Job aimait le plus.

Daniel rentra donc l'oreille basse et quand son frère le vit arriver seul, laissant là toute politique, il lui fit une scène affreuse.

Les deux époux ne purent calmer l'Américain qu'en lui promettant de ne pas cesser leurs perquisitions jusqu'à ce qu'on eût retrouvé l'horrible animal.

Cet incident montra à Job toute sa force; il n'en connaissait pas la véritable source, mais s'habituant au despotisme, comme tout être humain, il en abusa: peu à peu il se fit servir en maître; il lui fallait le potage gras, les huîtres, le rôti, le plat doux et plusieurs desserts, le café, le pousse-café et le cigare. Quel bouleversement d'idées dans le logis!

Dans la douleur que lui causait la perte de son meilleur ami, il s'enferma dans sa chambre et n'en sortit que rarement: « Je comprends cela, pensait Daniel; à sa place, j'y serais encore plus souvent. » Il eut un jour la curiosité de regarder par la serrure; il vit Job penché sur son matelas et enlevant le cadenas de la malle. « Bon! se dit-il, l'y voilà; je vais connaître enfin le nombre et la grosseur des lingots! » Mais Job se méfiant des regards curieux, avait mis sa serviette sur la porte. La séance fut longue, et chaque jour il s'enfermait ainsi plusieurs heures.

La cupidité et la fièvre de curiosité maigrièrent Daniel.

— Il faut en finir! dit-il un jour à sa femme; je n'y tiens plus.

— En finir? Et comment? Si tu le brusques, nous perdrons le fruit de cette longue attente.

— Il aime Rachel, il faut presser ce mariage, cela l'adoucira et nous serons sûrs ainsi que le trésor ne sortira pas de la famille.

On en parla à Rachel et son consentement ne se fit pas attendre sa vie était si triste, et son petit oncle si complaisant! Elle lui devait ses seuls moments de distraction; il était prévenant, aimable avec elle seule, cédait à tous ses caprices d'enfant... que fallait-il de plus?

Tout le monde étant d'accord, le mariage s'accomplit le plus économiquement possible. Le cadeau de noces de Daniel fut Freyschutz, qu'on lui avait ramené contre les cinquante francs d'étrempes promis par l'affiche. Il attendait bien en retour au moins un lingot, mais il l'attendit en vain. Qu'eût pu lui offrir Job? Le peintre était heureux de posséder Rachel et de revoir Freyschutz, mais, en reconnaissance de tant de bonheurs inespérés, il ne pouvait donner qu'une affectueuse accolade. Ce devrait être beaucoup pour un frère, mais c'était peu pour Daniel qui avait rêvé le Pactole.

Une chose le préoccupait: Maricot avait été invité à la noce et nommé garçon d'honneur; l'avare avait saisi toutes les occasions d'avoir de lui une explication, un détail... Il n'en avait tiré qu'un sourire sardonique qui le tourmentait dans ses rêves... Cet état de choses était trop pénible pour durer longtemps.

X

Les nouveaux époux étaient en ménage depuis quelques semaines.

Rachel, habituée à une obéissance passive, s'était faite, sans trop s'en rendre compte, à la sordide avarice de la maison; mais, à chaque pas qu'elle faisait au dehors, elle sentait que sa nature n'était pas là. Puis elle avait toujours eu pour Job une vive sympathie. Aussi son cœur et sa tête s'épanouissaient-ils à la fois. Daniel ne voyait presque plus sa fille, qui passait sa vie dans les champs, sur la mer ou dans la chambrette de Job, en attendant des plaisirs plus bruyants. La solitude à deux, c'est tout ce qu'il faut dans une lune de miel. Mais, quelque doux que fût ce miel pour les nouveaux mariés, il ne suffisait pas aux deux avares.

— Sarah! dit un jour Daniel, il faut que tout ceci ait une fin: ils sont mariés maintenant et nous n'avons plus à craindre que Job enlève son trésor de la maison. Qu'y a-t-il dans cette caisse? Y a-t-il quelque chose? Cette incertitude me rend malade; je n'en dors plus.

— Eh bien! aborde résolument la question avec ton frère; le moment est venu; s'il a voulu nous éprouver, l'épreuve est terminée, il a tout ce qu'il désirait.

— Et il est temps, ajouta Daniel que nous rentrions dans nos déboursés; ils sont énormes. Écoute, Sarah, j'ai une idée.

— Dis donc vite.

— Les enfants sont allés faire une promenade en mer: rien ne leur coûte! Ils doivent être actuellement au château d'If; le moment est favorable; donne-moi ton trousseau de clefs et des tenailles.

— Que veux-tu faire? s'écria la vieille Sarah effrayée.

— L'une de ces clefs ouvrira la malle qui est sous son matelas; il se méfie toujours.

— Et si elle n'ouvre pas?

— Je crocheterai le cadenas.

— Et puis?

— Puis nous en mettrons un autre. J'en ai trois en réserve.

— Tu es admirable pour les inventions, dit la vieille un peu rassurée et aussi curieuse que son digne époux.

— Tu es décidé? Va donc.

Dix minutes après, on eût vu les deux avares l'un, assis sur le matelas, l'autre accroupi sur la caisse, faisant des efforts inouïs pour ouvrir le malencontreux cadenas qui résistait toujours. Cette opération durait depuis une heure et ils étaient à bout de force.

— Damnée serrure! comme elle tient! s'écria Daniel.

— Crois-moi, fit Sarah en s'essuyant le front, abandonnons ce travail; c'est mal ce que nous faisons là. Job peut nous surprendre et tout serait perdu. Il ne nous aime déjà pas trop, il ne demande qu'un prétexte pour nous quitter, et s'il s'en va avec Rachel et ses lingots, que deviendrons-nous?

— C'est pour cela qu'il faut en finir, répliqua Daniel exaspéré; si je tiens une fois le magot, je ne le lâcherai plus et le laisserai errer. Il ne nous traduira pas devant les tribunaux; un gendre!... Tandis que si nous le lui laissons, il s'en ira avec, ou l'épuisera en quelques mois. Ne vois-tu pas qu'il a les mains percées comme avant? Une dépense n'attend pas l'autre. C'est pour son bien, ce que je fais! ce sont nos enfants, après tout; il faut avoir de la raison pour eux.

— Mais...

— Mais je te dis qu'il faut en finir. Depuis que cet or est là j'ai des cauchemars toutes les nuits.

Sarah, voyant l'exaltation croissante de son mari, ne le combattit plus que faiblement.

— Attends! reprit ce dernier, j'ai un moyen...

Et il fut chercher un lourd marteau; ils le prirent à deux et l'élevèrent au-dessus de leur tête; mais, au lieu de frapper sur le cadenas, il retomba sur la caisse qui se brisa sous le coup.

— Quel malheur! cria Sarah, et que va dire Job?

Mais Daniel ne l'écoutait plus; il était trop préoccupé.

Le premier objet qui se présenta fut une toile représentant Colomb découvrant l'Amérique!...

C'était là le secret des heures de solitude du peintre, qui, craignant d'être surpris, s'enfermait pour mener à bien son chef-d'œuvre, rêve de sa dernière année, gloire du Salon futur!...

Le marteau avait meurtri le front de l'illustre navigateur, destiné à être toujours malheureux, même en peinture.

— Oh! s'écria Daniel, c'est un tableau!.. Mais, reprit-il, s'il n'y avait qu'une toile dans la caisse, elle ne serait pas si lourde; le rusé compère a mis son trésor au fond; il n'est pas si naïf que je le supposais.

Et il se mit en devoir d'enlever mouchoirs et serviettes, qu'il jetait dans la chambre avec une impatience fiévreuse.

Le fond de la caisse se découvrit enfin, et l'avare put y voir une trentaine de galets plats, parfaitement polis et sur chacun desquels étaient peints les sites les plus pittoresques de San-Francisco...

Il resta médusé.

Au même instant, Job et Rachel rentraient. A la vue de cette chambre en désordre, de cette caisse fracturée, de ces deux vieillards pâles et sans mouvement, ils furent frappés de stupeur.

Rachel, effrayée de la figure bouleversée de son père et ne voyant que son état, l'entoura de ses bras caressants; il ne fit aucun mouvement.

Job, qui ne comprenait rien à tout ce qu'il voyait, l'interrogea. Il ne reçut aucune réponse: l'avare avait été foudroyé par cette révélation. Toutefois, cette secousse morale ne l'avait pas tué: il était fou!

Pendant les quelques années qui lui restaient à vivre, on ne put en tirer qu'un seul mot: *Rien!*... Et ses yeux, si secs pendant un demi-siècle, se remplissaient de larmes. La vue de Job lui était particulièrement désagréable.

Sarah supporta mieux sa déception; entourée des soins prévenants de son enfant, une mère n'est jamais complètement malheureuse. Toutefois, par suite d'une vieille habitude, elle passait son temps à éloigner de son époux toutes les douceurs de la vie... C'était le seul moyen de donner encore une ombre de satisfaction au pauvre aliéné...

Quant à Job et à Rachel, ils s'amaient, ils furent heureux. La blessure de Christophe Colomb n'était pas mortelle et il put figurer dignement au Salon de 1853. L'épargne prolongée de Daniel avait assuré au jeune ménage une existence à l'abri du besoin, et l'artiste put enfin jouir de la vie dans son atelier, entre Rachel, Freyschultz et Maricot, les trois êtres auxquels il devait son bonheur.

H. ROUX-FERRAND.

L'ART DE LA TOILETTE (1)

III

Loin d'être un sujet d'observations frivoles, le vêtement et la parure sont pour le philosophe une indication morale et un signe des idées régnantes.

Le voyageur qui arrive dans un pays, et qui n'a pas eu le temps de connaître les mœurs et les pensées du peuple qu'il visite, peut déjà en savoir ou en deviner quelque chose d'après l'architecture et le costume de ce peuple. Lorsqu'il voit, par exemple, sous le ciel brûlant de l'Égypte, les femmes arabes se couvrir le visage, cacher avec soin toute leur chevelure et se rendre, pour ainsi dire, invisibles, il comprend tout de suite que la prédominance du sexe masculin et la défiance des maris ont condamné les femmes à la vie intérieure, et que la volonté qui leur a commandé le voile est la même qui les a emprisonnées dans des maisons sans fenêtres au dehors, ou dont les très rares ouvertures sont obstruées par un réseau imperméable au regard.

Sans doute, le climat, la configuration du sol et les matériaux fournis par la nature au constructeur pour ses édifices, à l'industrie pour ses tissus, sont des causes de variété dont l'observateur doit tenir compte.

Il n'en est pas moins vrai que le courant des idées, les opinions religieuses, le sentiment dans ce qu'il y a de plus intime, se révèlent par l'extérieur des habits comme par la nature des constructions.

En italien, *costuma* signifie la coutume, les usages, et en fran-

(1) Voir notre numéro du 14 novembre. — Quelques lignes de ce dernier article ont déjà paru naguère dans ce journal. Nous croyons toutefois devoir le reproduire afin que nos lectrices possèdent dans son ensemble la remarquable étude de M. Charles Blanc sur le vêtement et la parure des femmes.

çais même, dans la langue des arts, observer le costume c'est retracer fidèlement les mœurs, les habitudes, les meubles, les édifices, aussi bien que les habillements d'une nation.

En France, où l'on crée la mode que suivent tant d'autres peuples, le vêtement, dans ses variations continuelles, indique moins l'esprit général des Français et leur caractère national que l'esprit d'une certaine époque et même d'un certain moment. Au temps de la Révolution, nos modes avaient une allure fière et agitée. Les grands fichus croisés sur la poitrine se nouaient sans façon par derrière. Le chapeau était à larges bords, accidenté de rubans ou bridé par une fanchon, ou paré de flottants panaches. Les corsages étaient à revers comme les gilets des conventionnels, comme les bottes des muscadins. Le drap, le nankin, les soies, les mousselines, étaient variés de rayures ou quadrillés; les balatines battaient sur les genoux des merveilleuses; les oreilles de chien battaient sur la joue des incroyables, et sur leur culotte battaient les breloques de leurs deux montres.

Plus tard, sous le premier empire, le costume devient gêné, déplaisant et froid; il affecte une fausse majesté. La coiffure est une gauche imitation de l'antique; les collerettes se hérissent; la robe à haute taille ressemble à un fourreau. Des formes empesées, des lignes roides, des manières guindées, résultant de la coupe du vêtement, sont l'image fidèle de l'immobilité morale qu'engendre le despotisme.

Vient ensuite un régime de réaction contre la philosophie voltairienne et contre la Révolution française. La toilette des femmes indique alors un retour à la chevalerie et à la dévotion, vraie ou fausse. Le chapeau se dessine en cœur sur le front en souvenir de Marie Stuart, ou bien, roulé en turban, il rappelle les croisades, ou bien encore il imite la capote d'une voiture ouverte pour cacher aux yeux des passants les grâces du visage et empêcher les coups d'œil à la dérobée.

Mais bientôt le triomphe de la bourgeoisie modifie le costume féminin. Le vêtement et la coiffure se développent en largeur. On porte sur les tempes des coques flottantes ou des tire-bouchons courts; les épaules sont élargies par des manches à gigot, et, comme la robe étriquée du temps de la Restauration eût été ridicule avec un tel développement des épaules et de la coiffure, on ne tarda pas à remettre en faveur les anciens paniers, à se faire des jupons bouffants.

Ainsi accoutrées, les femmes paraissaient destinées à la vie sédentaire, à la vie de famille, parce que leur manière de s'habiller n'avait rien qui donnât l'idée du mouvement ou qui parût le favoriser.

Ce fut tout le contraire à l'avènement du second empire; les liens de famille se relâchèrent; un luxe toujours croissant corrompit les mœurs, au point qu'il devint difficile de distinguer, au seul caractère du vêtement, une femme honnête d'une courtisane. Alors la toilette féminine se transforma des pieds à la tête; les coques et les anglaises disparurent; les chastes bandeaux, les bandeaux unis dont Raphaël a encadré le front de ses vierges, commencèrent à onduler en se redressant à la manière des chevelures antiques.

Ensuite, ils se relevèrent à racines droites, et l'on ne conserva d'autres boucles et d'autres frisures que celles qui tombaient sur le front ou sur la nuque.

Les paniers furent rejetés en arrière et se réunirent en croupe accentuée.

On développa tout ce qui pouvait empêcher les femmes de rester assises; on écarta tout ce qui aurait pu gêner leur marche. Elles se coiffèrent et s'habillèrent pour être vues de profil. Or, le profil, c'est la silhouette d'une personne qui ne nous regarde pas, qui passe, qui va nous fuir.

La toilette devint une image du mouvement rapide qui emporte le monde et qui allait entraîner jusqu'aux gardiennes du foyer domestique.

On les voit encore aujourd'hui, tantôt vêtues et boutonnées comme des garçons, tantôt ornées de soutaches comme les militaires, marcher sur de hauts talons qui les poussent encore en avant, hâter leur pas, fendre l'air, et accélérer la vie en dévorant l'espace qui les dévore.

Charles BLANC.

REVUE DES MAGASINS

La *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée d'Antin) présente en ce moment mille attraits pour une femme élégante, par la variété infinie et la quantité d'objets de tous genres, accessoires charmants de la toilette, qui rayonnent de ci, de là, sur ses comptoirs ou dans ses rayons. Car cette maison, aujourd'hui sans rivale, tient à honneur de soutenir sa vieille réputation d'élégance. Toujours parfaitement édifiée sur les agissements et les décrets de la mode, elle se tient à l'affût de toutes les nouveautés parisiennes.

Le joli paletot grec, la mantille et la cuirasse en velours noir, brodés de jais et garnis de plumes de coq, que nous signalions dernièrement, ont eu dans le monde des femmes élégantes un grand retentissement. Tout ce qui est broderie, du reste, est admirablement fait à la *Ville de Lyon*; aussi les tabliers, cuirasses, et fichus en tulle espagnol brodé de perles de jais, d'acier bleu, d'or, d'argent, sont-ils fort appréciés, d'autant mieux que la coupe de chacun de ces objets ne laisse rien à désirer. N'oublions pas de mentionner la mantille en dentelle noire, si recherchée pour le théâtre, lorsqu'elle est montée sur des guirlandes de fleurs ou de jais. Les voilettes méritent également une note spéciale. J'indiquerai particulièrement un modèle exclusif à la *Ville de Lyon*: c'est une voilette-écharpe dont les bouts sont assez longs pour être ramenés de derrière sur la poitrine, où ils restent fixés sous une fleur, un nœud ou une agrafe.

La *Ville de Lyon* offre encore mille ressources aux personnes qui sont embarrassées dans le choix d'une étrenne utile à offrir à une jeune fille ou à une jeune femme. On y trouve de jolis fichus en tissu Pénélope de toutes couleurs, garnis de dentelles blanches; des fichus paysanne, Lamballe, Charlotte Corday, en tulle de soie blanc, à doubles pointes, entourés de dentelles, très doux et vaporeux au visage; d'autres en crêpe lisse, simplement ornés de plissés pareils; des cravates de différents genres, en soie à bouts brodés, en entre-deux et ruban de couleur, en mousseline et dentelle, en crêpe lisse, et plissés (propriété exclusive de la maison); des ceintures admirables en beau ruban naïf écossais, en ruban ombré de toutes teintes, en ruban broché, en ruban Renaissance, sans compter le bel uni. A toutes ces ceintures on peut assortir des nœuds de fichu et de coiffure.

Faut-il rappeler aussi que les gants de cette maison sont au-dessus de leur réputation qui pourtant est excellente! Gants de jour ou de soirée, sans boutons ou à vingt boutons; gants de Suède, de Saxe, ou gant *Joséphine*, tous méritent une attention spéciale.

— Les chapeaux et coiffures de Mmes BRUNHES et HUNT ont un caractère d'originalité charmante et de bon goût, qu'on est enchantée de retrouver chaque fois qu'on visite le coquet entresol de la rue Meyerbeer, 4. La grande préoccupation de ces dames est de coiffer *jeune* et bien à l'air du visage, dont elles saisissent au premier abord les avantages personnels, en cherchant toujours à les faire valoir.

Citons les derniers modèles que Mmes Brunhes et Hunt nous ont montrés: Un chapeau en castor; calotte de demi-hauteur, peu large, et passe de moyenne largeur relevé en diadème devant; torsade de velours marron autour de la calotte, nouée derrière, avec branche de géranium rouge foncé et feuillage bronze; sous la passe, une demi-guirlande de mêmes fleurs et un large nœud de velours. — Très gracieux pour une jeune fille.

Chapeau de feutre gris, à large passe et calotte basse et plate; rubans gris et rouge posés l'un contre l'autre autour de la calotte, formant des bouclettes plates et longues par derrière. Un oiseau appelé *tangara*, d'un beau rouge sombre, sort d'un panache de plumes grises, qui orne le côté du chapeau. La passe, relevée, est doublée d'un coulissé de soie rouge voilé par une traverse en plumes grises. — Très élégant, celui-ci, et convenant parfaitement à une jeune femme.

Chapeau de velours gros bleu, genre *Angot*, garni d'un entre-deux en filet vénitien brodé de jais, qui entoure la calotte, et s'y trouve fixé par un motif de jais; touffe de plumes noires et colibri posés ensemble sur le côté sous le diadème, une grosse ruche de soie bleue échiquetée, mélangée de jais; longues barbes en tulle noir uni, partant du dessous de la passe derrière, pour venir se nouer sous le menton.

Je renonce à décrire les délicieuses coiffures de théâtre et de soirée qu'il m'a été donné de voir; ce serait déflorer des créations idéales. Ce sont ou des riens d'une simplicité surprenante, ou des compositions majestueuses parfois des chefs-d'œuvre de grâce mutine et coquette!

A SAINT-JOSEPH

(117 et 119, Rue Montmartre, et 2, rue Joquelet.)

GRANDE EXPOSITION D'ARTICLES D'ÉTRENNES

Les magasins de *Saint-Joseph* présentent en ce moment le coup d'œil le plus pittoresque et le plus animé qu'il soit possible de voir. Comptoirs, étagères, vitrines, rayons, tout cela est surchargé de marchandises variées, brillant par leur nouveauté et leur fraîcheur. Outre les objets de toilette qu'on est toujours assuré d'y voir, ce sont par exception : de charmants « bibelots » de toutes sortes, maroquinerie, faïences artistiques, jouets d'enfants, enfin un choix immense d'articles de Paris, e. jusqu'à des livres illustrés, richement cartonnés ou reliés. A travers tout cela, un monde fou circule, regarde et achète, car c'est à *Saint-Joseph* qu'on vend le meilleur marché de tout Paris, chacun le sait.

Suivons la foule et énumérons un peu ces merveilles en commençant par l'utile : — Des robes avec patron découpés de grandeur naturelle, à 8 fr. 75, en passant par tous les prix jusqu'à 20 et 30 fr. pour les jolies nouveautés. — Des imperméables à 11 et 17 fr. — Des mouchoirs de poche avec vignettes de couleur et chiffre brodé, ourlés et blanchis, comptés par six, dans un petit carton, pour 7 fr. 50. — On pourra puiser dans ces catégories les cadeaux d'étrennes de maître à domestique.

Notons en passant une occasion exceptionnelle : un velours tramé à 4 fr. 90 le mètre et un velours tout soie à 13 fr. 50; le premier se vend partout 6 fr. 75 et le second 17 fr. Après cela, les commentaires sont inutiles.

Les rotondes sont à *Saint-Joseph* d'un prix tellement avantageux que je veux les recommander à l'attention générale; n'est-ce pas parmi les étrennes utiles une des plus agréables à recevoir? Citons quelques prix : 68 fr. 75 en cachemire doublé de ventre de petit gris; puis une affaire exceptionnelle à 100 fr. en cachemire ou en faille au choix, avec une belle doublure de ventre de petit gris.

Avant de quitter le quartier de la fourrure, parlons un peu de ces colliers en renard blanc à 1 fr. 75 ou à 2 fr. 40 avec nœud de ruban. Dans les manchons : en renard blanc 3 fr. 90; en astrakan 7 fr. 75; en marmotte à 13 fr. (Je n'indique nécessairement que les prix inférieurs).

Abordons à présent les articles de fantaisie en ne signalant que les objets les plus remarquables par leur agrément et leur prix. Une jolie nouveauté pour hommes : des étuis à cigares avec feuillettes de notes à 2 fr. 45. — *L'indispensable*, petite trousse de poche pour toilette, à 4 fr. 25. (Nouveauté 1875); boîte à gants avec garniture de travail à 17 fr. 50; boîte à mouchoirs et même garniture à 18 fr. 75. — De belles jardinières ovales, à pied noir, appliquées en bronze et chaînettes dorées, pour 25 fr. etc., etc.

Les jouets d'enfants sont au grand complet à *Saint-Joseph*, on y trouvera donc pour filles et garçons tout ce qu'il est possible de désirer. Les premières remarquent vite les jolies pompées en peau, à tête tournante en biscuit et yeux d'émail, perruques coiffées et bijoux; leur prix varie selon la grandeur de 4 fr. 25 à 9 fr. 50. Les petits garçons, eux, jettent les yeux sur les tirs à surprise, une nouveauté (maison de campagne ou fête de vil. lage) à 6 fr. 50, ou les fortresses garnies de soldats, avec canons, à 4 fr. 90 et au-dessus, etc.

Voici le bouquet pour terminer : c'est un service de table en métal blanc argenté, composé de quatre pièces : *théière, cafetière, pot au lait, sucrier*. Ces divers objets, de formes gracieuses et artistement gravés, présentent un ensemble très flatteur, qui constitue le plus joli cadeau à offrir à une dame au moment du jour de l'an. Le prix vraiment idéal de ce service augmente encore son succès; qui ne se laissera tenter, en effet, par l'annonce et la vue surtout d'une étrenne aussi charmante, ne coûtant que... 29 fr...?

La maison de *Saint-Joseph* tient un catalogue illustré à la disposition de toute personne qui lui en fera la demande. (Une carte postale est si vite envoyée et le catalogue illustré est si intéressant!)

Ce catalogue renferme le détail de tous les articles d'étrenne, avec de jolis dessins représentant les objets les plus saillants; le service dont je viens de parler s'y trouve reproduit au complet. On peut de cette façon se renseigner à domicile, faire son choix sans bouger du coin de son feu, et en adresser la demande aux magasins de *Saint-Joseph*, où l'on se charge d'expédier franco toute acquisition dépassant 25 fr.

Dans tous les cas, j'engage vivement toutes les personnes qui peuvent sortir à visiter l'Exposition des étrennes de la rue Montmartre, 117 et 119; je suis persuadée du plaisir et du profit qu'on en retirera sans compter l'économie qu'il en résultera pour la bourse!

M. D'A.

SPÉCIALITÉS

L'*Eau gauloise* est le dernier perfectionnement de l'art en ce qui concerne l'hygiène et la recoloration des cheveux ou de la barbe. A base essentiellement végétale, mélange d'arnica et de glycérine, l'*Eau gauloise* est un cosmétique parfait dont l'usage est un sûr préservatif contre la plupart des affections du cuir chevelu.

Mais, entre toutes les propriétés qui font de ce produit une composition hors ligne, il faut surtout parler de celle qui consiste à rendre aux cheveux et à la barbe leur couleur naturelle.

L'*Eau gauloise* est due à de savantes recherches faites par un de nos médecins les plus célèbres, qui veut absolument garder l'incognito. C'est grâce à ce concours précieux que de nouveaux éléments ont pu être introduits dans la composition de ce produit. N'est-ce pas là une garantie bien suffisante pour rassurer les timides et décider tout le monde à y recourir?

L'*Eau gauloise* n'est pas une teinture instantanée, mais ses effets, quoique relativement lents à se manifester, n'en sont pas moins certains et durables. Voici la manière de s'en servir : après avoir peigné les cheveux et les avoir bien brossés, on humecte légèrement une petite brosse de ce liquide féérique, puis on la passe dans les cheveux en insistant sur les racines, car il est important que la répartition soit faite également; on laisse ensuite sécher les cheveux, puis on se coiffe comme d'habitude. Au bout de trois ou quatre jours, tous les cheveux blancs ont repris leur couleur primitive.

On trouve l'*Eau gauloise* chez tous les parfumeurs et coiffeurs de France, et au dépôt central (4, rue de Provence, à Paris) chez Mme V. Rolandé.

La maison PINAUD-MEYER a fait organiser de jolies boîtes de parfumerie aussi précieuses en elles-mêmes que par ce qu'elles renferment. Les parfums, savons, crèmes froides, pommades, tout ce qu'en un mot on peut mettre dans une boîte de ce genre est scrupuleusement choisi à l'essence des violettes de Parme. Cette senteur exquise est aujourd'hui préférée à toutes les autres par les gens du monde, et la maison Pinaud-Meyer possède le secret de leur préparation, portée au dernier degré du perfectionnement.

Ces boîtes de parfumerie entrent dans la catégorie des étrennes utiles que l'on peut offrir en famille à l'occasion du jour de l'an. A côté de cela, on trouve encore (boulevard des Italiens, 30) tous les accessoires de parfumerie pour la toilette; flacons en cristal taillé et doré, miroirs de luxe, boîtes et nécessaires de toilette, etc.; puis des coffres à mouchoirs, à gants, sachets et sultanes, etc., formant tout ensemble une série très complète d'objets de différents degrés d'élégance.

A l'occasion des réceptions mondaines et de toutes les fatigues qui résultent des veilles prolongées, nous recommandons l'emploi du *lait d'Hébé*, de la *Crème neige* et de la *lotion cauldémique*, trois préparations vraiment supérieures de la maison Pinaud-Meyer, et qui possèdent la triple vertu de tonifier, rafraîchir et embellir la peau; grâce à elles, les traces de fatigues disparaissent comme par enchantement pour faire place à un éclat juvénile des plus séduisants.

NOTRE GRANDE PRIME

Avis important

Au moment où les objets d'étrennes deviennent la grande préoccupation de quiconque a de la famille, nous croyons particulièrement opportun d'appeler toute l'attention de nos lectrices sur la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie.

Nos abonnées savent déjà que, par une faveur absolument spéciale et exclusive, cette précieuse machine a été mise à leur disposition, non plus au prix régulier de 250 francs, mais moyennant 150 fr., emballage compris.

Cette concession exceptionnelle ne pouvait être, on le comprend, que temporaire; aussi avons-nous reçu de M. Ponillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie, à Paris, l'avis qu'elle ne pourrait être accordée au-delà du 15 janvier prochain. Il importe donc que toutes les personnes qui désireraient en bénéficier fassent sans retard leur demande, sous peine de ne plus pouvoir effectuer qu'à des conditions beaucoup plus onéreuses une acquisition dont les avantages sont réellement considérables.

Cette observation se rapporte également à la MACHINE A MAIN des mêmes constructeurs, dont le prix de vente, ordinairement fixé à 75 fr., a été abaissé pour nos abonnées seulement à 40 francs.

Il suffira, ainsi que nous l'avons dit déjà, de nous adresser, en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, ou en billets de banque français, la somme de 150 francs pour recevoir immédiatement, par la voie qui nous sera indiquée, la *Silencieuse*, soigneusement emballée. Contre envoi de 40 francs effectué de la même manière, on pourra recevoir la MACHINE A MAIN, dans les mêmes conditions.

Ad. G. ET FILS.

L. ROUVENAT (✳) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.